

**Thomas Gregor : Anxious Pleasures. The Sexual Lives of an Amazonian People, The University of Chicago Press, Chicago, 1985, 223 p., index, biblio., ill.**

**Bernard Arcand**

Volume 10, Number 3, 1986

Correspondances : la construction politique de l'objet esthétique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006375ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006375ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Arcand, B. (1986). Review of [Thomas Gregor : Anxious Pleasures. The Sexual Lives of an Amazonian People, The University of Chicago Press, Chicago, 1985, 223 p., index, biblio., ill.] *Anthropologie et Sociétés*, 10(3), 207–209.  
<https://doi.org/10.7202/006375ar>

Dans cette société éminemment machiste, les femmes travaillent dur, sont maltraitées pour la moindre peccadille ou, pire, pour le moindre soupçon d'adultère. Les hommes ne se contentent pas de contrôler les femmes, ils contrôlent aussi le principal outil de ces dernières, c'est-à-dire la terre et cette section du livre se clôt justement par une analyse des pouvoirs des hommes sur la terre et les puissances surnaturelles qui forment le panthéon beembé. Ces puissances surnaturelles consistent en une magie de guerre personnifiée par les *nkondi*, statuettes plantées de clous et de ferraille bien connues des collectionneurs, les *mumpa*, les *kiteki*, aussi bien connus de tous les amateurs d'art africain, et enfin les célèbres *muziri*, grands mannequins de toile dans lesquels on a fixé les ossements d'un ancêtre célèbre ou d'un aîné qui a demandé à devenir *muziri*. C'est l'occasion pour l'auteur de montrer les fonctions contrastées des cultes relevant des différentes instances que nous venons d'énumérer. La religion des Beembé est une pratique spécifique qui a intégré des aspects téké et kongo tout en les ayant fait varier lors de leur développement historique.

La dernière partie du livre, intitulée *Maîtriser le devenir*, examine la situation des Beembé vers le milieu des années 1970, époque du travail de terrain de l'auteur. L'ethnie comptait alors environ 40 000 personnes, agriculteurs, commerçants et artisans émérites. L'agriculture beembé a toujours été citée en exemple. La production agricole, effectuée par les femmes, libérait des surplus commercialisables, au bénéfice des hommes, et permettait à ceux-ci d'utiliser quelques denrées comme de fabriquer eux-mêmes du savon à partir de l'huile de palme. On peut bien dire que cette prospérité découle des femmes et les relations entre les sexes sont toujours fort importantes et contradictoires. Les femmes se sont quelque peu affranchies du machisme ambiant par le biais du divorce. Mais ces relations demeurent tendues car, à chaque progrès des femmes, les hommes ripostent en essayant de garder leur mainmise sur elles et sur le produit de leur travail. Les femmes ont intensifié leur production agricole par l'emprunt de nouvelles techniques et les hommes ont diversifié leurs champs d'intérêts mais comme la majorité de leur travail est fonction de la productivité des femmes, ils ont mis un frein à la scolarisation des premières, qui diminue leur nombre dans les champs.

Les femmes ont réagi aux changements, mais pas nécessairement contre les hommes, par la création de nouveaux cultes reliés à la fécondité, en particulier le *mukisi* qui est un recentrement et un élargissement, avec des modifications, de quelques cultes anciens. Cependant, ces cultes sont contrôlés par les hommes et on peut se demander s'ils ne profitent pas plus à ceux-ci qu'à celles-là. C'est sur un fond de tensions que se termine le livre et le lecteur n'a aucune peine à s'imaginer que les femmes beembé auront encore beaucoup à faire pour se voir conférer la juste place qu'elles méritent au sein de leur société.

Cet ouvrage est écrit simplement et se lit très bien. Cette clarté et cette concision dans l'exposition risque de masquer sa grande sophistication théorique. La théorie est mise en acte et il faut quelquefois réfléchir à deux fois pour remarquer toute la virtuosité méthodologique et analytique de l'auteur.

Jean-Claude Muller  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

---

Thomas Gregor : *Anxious Pleasures. The Sexual Lives of an Amazonian People*, The University of Chicago Press, Chicago, 1985, 223 p., index, biblio., ill.

Tout anthropologue intéressé par l'analyse des rapports sociaux entre les sexes ou par l'étude de la sexualité humaine devrait très certainement connaître et apprécier l'importante contribution que cet ouvrage représente. Thomas Gregor nous y offre une monographie assez détaillée de la place considé-

nable accordée à la sexualité dans l'organisation sociale des Mehinaku, peuple de l'aire culturelle de la forêt amazonienne habitant, au centre du Brésil, les rives du fleuve Xingu.

Puisque la richesse première de ce livre émane de la qualité du travail ethnographique de Gregor, je veux avant tout résumer l'essentiel de sa description et me limiter, à la toute fin, à un unique commentaire.

Typique de l'ensemble du bassin de l'Amazonie, l'économie mehinaku divise les sexes en imposant aux femmes le travail routinier et accaparant de la transformation du manioc, tandis que les hommes s'occupent principalement de chasse et de pêche. Le village, où résident une centaine de personnes, est relativement petit et circulaire : les maisons familiales en périphérie créent un espace largement domestique où vivent et travaillent les femmes, tandis que le centre est occupé par la place publique et la « maison des hommes », où ceux-ci passent de longues heures à converser, à faire de la vannerie, à préparer les tournois de lutte et à crier aux femmes des injures drôles et grossières.

L'univers mehinaku ne reconnaît que deux sexes et les rapports hétérosexuels. Le désir sexuel s'exprime comme une faim et l'association du sexe à la nourriture est élaborée au point d'offrir un système cosmologique global, cohérent et rigoureux qui impose un sens tant au besoin de produire la nourriture qu'aux mécanismes de la reproduction sociale.

Les hommes sont musclés et puissants, les femmes nettement plus faibles. Les hommes sont seuls gardiens des flûtes sacrées que les femmes ne doivent jamais voir sous menace de viol collectif. Le désir sexuel est réputé plus fort chez l'homme, qui devient ainsi l'initiateur des fréquentes relations extramaritales, alors que la femme demeure essentiellement une réceptrice qui « accorde » ou non ses « faveurs ». Bref, le modèle paraît assez simple : les rapports entre les sexes sont relativement antagonistes et les femmes s'y trouvent largement dominées par les hommes.

Aucune société amazonienne n'a construit de cosmologie aussi primitive et le grand mérite de cette ethnographie consiste justement à vouloir montrer ce qui se cache à l'endos de cette image stéréotypée et ainsi approcher la sophistication avec laquelle les Mehinaku posent la question du rapport entre les sexes. Le titre résume bien la thèse : le plaisir des hommes est anxieux. D'abord parce qu'un grand mythe dit clairement qu'à l'origine de la vie sociale, ce sont les femmes qui ont tout inventé de la culture et qu'elles ne perdirent leur supériorité qu'à la suite de leur défaite historique aux mains des hommes ; c'est en somme affirmer que l'ordre actuel des choses ne s'inscrit pas dans une quelconque nature humaine mais est plutôt le résultat d'une victoire par force, et donc que si les hommes un jour venaient à faiblir, l'ordre ancien pourrait être rétabli. Ensuite, les hommes se sentent aussi constamment menacés par la pratique sexuelle dont ils ont grande envie mais qui pourtant, contrairement aux femmes, les affaiblit. Inquiétude aussi de l'impuissance sexuelle qui nierait la source même de leur pouvoir. Menace encore des menstrues, qui n'affectent pas les femmes mais dont les effets peuvent aller jusqu'à tuer un homme qui, par exemple, boirait l'eau apportée par une femme menstruée. L'ambiguïté du rapport entre les sexes est profonde, ce que résumant admirablement les rituels du fruit *pequi* en exprimant la tension permanente de ce rapport et en accordant presque alternativement la supériorité et la domination à l'un et à l'autre sexe, et sans jamais bien sûr résoudre les questions.

Partant de ce constat de la complexité de la pensée mehinaku, Gregor suggère une comparaison avec la société américaine contemporaine et une interprétation d'inspiration psychanalytique qui ne satisferont pas tout le monde, mais qui ne réduisent pas vraiment la valeur de l'ethnographie précédente. Son argument porte essentiellement sur les difficultés pour les mâles d'acquérir une identité sexuelle et de quitter la famille d'origine dans des sociétés où les enfants sont fortement associés à leur mère. Ceci expliquerait l'anxiété et l'identification latente à la féminité qui poussent plusieurs cultures à inventer des rituels d'inversion (couvade, travestisme, saignements périodiques, etc.) lesquels sont, le plus souvent et typiquement, affaires d'hommes. Il serait donc psychologiquement plus difficile d'assumer le rôle social de la masculinité, d'où l'anxiété des mâles et son corollaire, leur hostilité envers les femmes.

Bref, en offrant le témoignage des Mehinaku, ce livre devrait contribuer aux débats actuels parfois trop faciles sur les rapports sociaux entre les sexes. Par contre, mon seul commentaire sera de signaler une omission tellement énorme qu'on la croirait presque impensable aujourd'hui : l'auteur ne mentionne nulle part que son ouvrage résume très exclusivement la position des hommes mehinaku, ce qui nécessairement laisse incomplète l'ethnographie de la société entière et même la question centrale du rapport entre les sexes. Je ne veux pas imputer cette limite bêtement au sexe de l'ethnologue, mais plutôt à son choix d'objet d'étude tout à fait partiel. Si on se fie aux travaux récents menés ailleurs, il semble fort probable que le regard des femmes mehinaku sur les mêmes questions puisse être assez différent, mais sans pour autant imposer de corriger ce que Gregor nous dit des hommes.

Bernard Arcand  
Département d'anthropologie  
Université Laval

---

S.N. EISENSTADT et L. RONIGER : *Patrons, Clients and Friends. Interpersonal Relations and the Structure of Trust in Society*, coll. Themes in the Social Sciences, Cambridge University Press, Cambridge, 1984, 343 p., index.

Ce livre constitue pour l'un des auteurs, Eisenstadt, l'aboutissement d'une préoccupation qui remonte à la parution d'un article dans la revue *Man* en 1956 et intitulé « Ritualized personal relations » (vol. LVI: 90-95). Le but de cet ouvrage est d'abord de décrire les relations personnelles (dyadiques ou s'inscrivant dans des réseaux) telles qu'elles se manifestent à travers le monde, de les comparer entre elles, d'examiner ensuite la dialectique dans laquelle elles s'inscrivent par rapport à l'ordre social établi pour enfin faire ressortir les conditions sociales et culturelles qui contribuent à les générer et à les maintenir. Eisenstadt et Roniger réussissent bien à faire le tour de ces objectifs à l'aide d'une documentation riche et abondante mais l'appareil théorique qu'ils élaborent laisse le lecteur perplexe. Je n'ai pas retrouvé dans ce livre ni l'élégance, la simplicité et la clarté auxquelles je m'attendais, ni de lignes directrices bien définies. Les interprétations théoriques sont souvent laborieuses et parfois même tortueuses et d'un chapitre à l'autre je n'ai pas eu le sentiment de suivre une piste claire bien structurée. Les hypothèses ne se dégagent pas très distinctement et souvent plusieurs avenues sont poursuivies en même temps. En fait la méthode comparative utilisée est précise mais à l'excès en ce sens qu'elle vise à expliquer trop de choses du même coup. C'est peut-être là l'héritage naturel d'un ouvrage qui a pris beaucoup de temps à se réaliser et qui au fil des ans a soulevé beaucoup de questions. Les auteurs m'ont semblé vouloir résoudre toutes ces questions dans une publication qui voulait faire le point final sur le sujet. Ils apportent de très nombreuses interprétations rigoureuses mais l'argumentation globale demeure assez obscure, ou du moins manque de limpidité ou de transparence. Il en est ressorti un travail très riche certes mais difficile d'accès par son aridité et sa complexité.

Dans les trois premiers chapitres, Eisenstadt et Roniger tentent de définir ce qu'ils entendent par relations personnelles non officielles et de situer ces dernières par rapport aux relations formelles constituantes de nos organisations. Pour eux, ces relations se définissent en termes d'intimité mutuelle, d'obligations morales et émotionnelles et mettent l'accent sur la confiance, l'empathie et le partage de grandes orientations culturelles. En fait ce sont des relations qui en principe ne sont pas contaminées par les exigences des relations sociales organisées et qui constituent l'essentiel de ce que dans nos sociétés nous appelons la vie privée. Ils constatent la présence de tensions importantes inhérentes à ces relations : entre les exigences de l'amitié pure et celles du pouvoir, entre la tendance à les institutionnaliser et la tendance à les extirper de l'ordre social, et enfin entre la tendance pour les personnes engagées dans de telles relations à faire valoir des valeurs premières à la base de la vie en société tout en adhérant parfois à un idéal subversif. Le développement de ces relations constitue